

Des yeux sibériens



Céline Pitault, magnifique Marina Tsvetaeva...

C'est une plainte inépuisable. C'est un poème psalmodié. C'est le récit d'un long calvaire qui s'appelle la vie. Celle de Marina Tsvetaeva, poétesse russe promenée à travers l'Europe à cause de la santé de sa mère, puis rudoyée par la Révolution de 1917, exilée à Paris, et qui se jette pour finir dans la gueule de l'ours stalinien, en 1939, avant de se suicider en Tatarie. Destinée sans cesse contraire, qu'elle s'efforce d'éclairer, de réchauffer par sa poésie. « Je n'ai pas une conception du monde, j'ai une sensation du monde », écrit-elle en artiste marginale, indifférente aux courants théoriques et boudée par les chapelles. L'amitié avec Boris Pasternak, une correspondance intense avec Rainer Maria Rilke n'évitent ni la solitude ni la misère à celle qui se dépeint « poète sans livre à Moscou, à Paris poète sans lecteur », et qui avait pour devise « Aller contre ».

Céline Pitault, avec des yeux sibériens et des mains volantes, déroule, dans *Celle qui revient là, celui qui la regarde*, le long fil sonore de cette existence, un fil souvent barbelé, toujours tranchant. Des sons graves les plus cavernes aux aigus proches de la folie, elle diffuse les énergies de la poétesse : lumières de la création, ténèbres de la résignation. Elle est accompagnée par Ludovic Longelin, muet et néanmoins tonitruant par sa présence, ses déplacements saccadés et son visage anguleux. Protecteur ou menaçant, il est le fils et la fille de Marina, le mari fantomatique et le flic soviétique, il est la dictature du prolétariat, il est le poète éloigné, Rilke, et la mort voisine, toujours.

« Je n'écris pas parce que je sais. J'écris pour savoir », professe Tsvetaeva. Et elle sait, en tout cas elle devine, entre pressentiment et prescience, ce qu'est le communisme: « Je déteste mon siècle, le siècle des masses organisées ». Elle hait cet « homme nouveau » que glorifie Staline, « moitié machine, moitié mouton, moitié singe : un taureau moutonné ». Tout est dit.

Sous les coups de la vie et de la politique, cette femme agonise, en vérité, pendant un quart de siècle. « Je prends les mesures de la mort », énonce-t-elle comme en un bréviaire.

Dense et tragique, magnifique suppliciée, Céline Pitault creuse son âme pour nous donner à boire quelques gouttes de beauté pure. Assez pour nous enivrer, pas assez pour désaltérer cette poétesse qui avait tant soif de vivre et se suicida dans la nuit stalinienne, en lançant un dernier cri: « Ma cendre sera plus chaude que votre vie ».